Document generated on 04/28/2024 4:49 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Yeux fertiles

Number 76, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13745ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1998). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (76), 121–130.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Butor a tort

Le nombre est dans l'art comme dans la science.
Victor Hugo, *Les rayons et les ombres* (préface)

Nous avons pu lire dans le numéro 154 de la revue *Spirale* (mai-juin 97) des propos de M. Michel Butor rapportés par Mme Mireille Calle-Gruber. Passons sur les vaticinations qui relèvent de la plus haute Métaphysique, Sociologie, Psychologie et autre *Gadjétique* (pour emprunter à M. B. Poirot-Delpech ce néologisme mutin) et courons au scandale: il gît page 7.

M. Butor, qui a pour idéal de roman une espèce de salmigondis «... à la fois épique et didactique» (selon le *R2*, petite cylindrée j'en conviens, mais je m'y rendais aussi bien à âne), bref, qui partage l'idéal de l'abbé Delille, nous apprend que Léon Foucault «a montré sur une grande échelle, que les oscillations du pendule à l'intérieur du Panthéon tournent». Le plus intellectuellement démuni des potaches a déjà pouffé de rire: des oscillations qui tournent sur une grande échelle! et corrigé: le plan instantané défini par le produit vectoriel de l'impulsion et du vecteur position du pendule subit, du fait que le référentiel lié à la Terre n'est pas galiléen, un mouvement relatif de rotation. N'insistons pas sur les sympathiques gaucheries de M. Butor, digne émule de Joseph Prudhomme. Poursuivons notre lecture. «Le pendule (...) fait un tour complet en 24 heures.» Archifaux! La force, dite de Coriolis, est normale à l'impulsion et détermine la rotation du plan. Le premier matheux vous démontrera que le plan d'oscillation tourne de 360 degrés dans un temps égal au quotient de la période sidérale de la Terre par le sinus de la latitude du lieu considéré. À Paris, cela donne environ 31 heures 48 minutes, résultat obtenu par Foucault.

Tirons l'échelle (la grande!). «(...) l'illettrisme gagne, et il serait important de répandre de nouveaux types de lecture», nous confie, inquiet, M. Butor. Il parle d'or pour une fois, avec une ironie involontaire que j'apprécie infiniment. Espérons que les rudiments de la Mécanique rationnelle figu-

reront au nombre des lectures que M. Butor veut répandre. Il est agaçant d'entendre de vagues littérateurs disserter de notions positives, qu'ils n'ont pas assimilées, eux qui canent devant tous les ponts aux ânes; cela finira par déconsidérer la littérature. Qui nous rendra les d'Alembert, les Buffon? Au moins, que les ignorants se taisent et doutent: ce sera le début de la science. Caton l'Ancien se mit au grec à quatre-vingts ans passés*. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Ce qui compte, avant tout, c'est de ne pas parler à travers son chapeau.

Marc Vaillancourt

◆

François Harvey
L'interview avec Dieu – Manifeste pour un troisième millénaire
Triptyque, 1997, 129 p.

Journaliste à la télévision de Radio-Canada, François Harvey fait montre d'une qualité rare pour un auteur qui en est à son premier livre, il sait nous surprendre. En plus de faire intervenir une thématique qui n'a jamais été tellement à la mode depuis la Révolution tranquille, la religion, quoiqu'elle ait une visée symbolique ici, il adopte un ton à la fois délirant, ironique et philosophique qui sert bien les propos.

L'histoire, assez surréaliste, fait un peu sourire à prime abord: un journaliste obtient une interview avec Dieu et sera transformé, ainsi que le lecteur, par cet échange qui constitue en fait un essai déguisé qui pose de multiples réflexions sur le sens de la vie, la société et les motivations de ses membres. Chaque question du journaliste soulève une problématique intéressante qui est développée en profondeur dans la réponse de Dieu qui se réserve le droit, à l'occasion, de diriger l'interview. Faut-il préciser que la religion n'est pas le sujet principal bien qu'elle fasse l'objet d'une partie de la réflexion de l'auteur?

Dieu est simplement ici un regard, une façon de voir les choses, une instance narrative en somme, bref un prétexte. Dénué de tout moralisme, ce «Dieu idéal» est loin d'être con-

---

* Cette envie d'apprendre sur le tard se nomme opsimathie, je le dis simplement, n'ayant nulle ambition didactique – au reste, ambition expositive serait de meilleure langue. Mais qui, hormis mézig, se soucie encore du bien-dire?

forme à sa représentation traditionnelle: il ne juge pas et se contente d'expliquer et de commenter différentes problématiques d'ordre social, politique, existentiel, etc., tantôt avec virulence, tantôt avec ironie.

L'essentiel de l'ouvrage pourrait tenir dans la première partie, «Les Origines», où l'auteur amorce une critique de la société qui «s'est attribué l'image de Dieu et l'a travestie sous des apparences humaines» (p. 19). Dénonciateur, il s'attaque aux injustices, pointant du doigt la psychiatrie, la psychologie, sans oublier les églises en tant qu'institutions, ne ménageant pas les prêtres, ses cibles favorites, et affichant une certaine intolérance vis-à-vis de la lâcheté:

> *Pourquoi en avez-vous contre les prêtres?*
> Ils parlent une langue étrangère, inquiète et angoissée. Franchement, ils me font chier, et je les range dans la même famille que les courges, ou les melons. (p. 89)

Éludant les clichés et les préjugés, il fait montre d'audace, dénonçant la peine de mort, la violence, le sort réservé aux jeunes; il endosse également la lutte des femmes. Bref, il ne dédaigne pas les causes:

> *Comment voyez-vous la lutte des femmes?*
> Elle s'applique malheureusement surtout aux images.
> Ça va prendre quelque chose de brun-roux pour mettre légalement fin à la distance tel un monstre à deux têtes qui leur ronge les rognons.
> Vois ce ver lové dans cette glaise... cette moulure qui transpire tandis qu'on lui enlève la peau de peur que son sens pratique ne monte au créneau! (p. 34)

Il aborde également la sexualité sans les tabous habituels, enfin ceux qu'on retrouve habituellement dans un contexte religieux, et la remet dans une juste perspective. Il effleure d'autres sujets dérangeants tels le vieillissement et le chômage, soulignant les effets pernicieux de ce dernier.

Les revendications de l'auteur sont d'autant plus efficaces qu'elles sont faites avec nuance et mises en relief par un langage qui tient souvent de la poésie:

> La beauté est un solstice et un arlequin. Elle est la symphonie des sympathies. Elle est dotée d'un dispositif qui lui permet de s'attacher à tout ce qu'elle touche. C'est une novice radicale qui s'initie à la vie avant de prononcer ses vœux. Elle est liée à cette terre comme un serf à son seigneur. (p. 104)

Bref, cet ouvrage est une réussite totale. Sur tous les plans: thématique, traitement formel, narration, ton, etc. Sa plus grande qualité est de ne pas se prendre trop au sérieux, comme le personnage de Dieu, tout en soulevant les bonnes questions.

Martin Thisdale

◆

Danielle Roger
Le manteau de la femme de l'Est
Les Herbes Rouges, 1997, 100 p.

L'errance d'une femme rejetée, racontée sur un ton à la fois doux et amer; voilà ce qu'on trouve dans le beau livre de Danielle Roger. Mise à la porte par un amant plus attaché aux choses qu'aux êtres, la narratrice aboutit dans un minable appartement dont la fenêtre donne sur le Jardin des Merveilles du parc La Fontaine. La vision quotidienne d'un éléphant lui fait oublier les tares de son clapier. La présence du surintendant, qui se fait le consolateur de tous les locataires, contribue aussi à rendre l'endroit sympathique.

Autre lieu important: le café *Les Misérables*. C'est là que la narratrice s'empare du manteau usé autour duquel se construira le récit. Originaire de l'Est de Montréal, cette voleuse désœuvrée semble reprendre possession de ses souvenirs à partir du moment où elle se couvre de ce manteau terne appartenant à une femme venue d'Europe de l'Est. Ce vêtement volé la réconcilie avec elle-même, la ramène sur les lieux de ses premières expériences, réchauffe ses jours de solitaire.

Après plusieurs rendez-vous décevants, l'assassinat du surintendant et la fermeture du Jardin des Merveilles, la solitaire se met à écrire des lettres à la femme de l'Est. Elle imagine sa vie, se projette dans les endroits où le manteau pourrait bien être passé. La compagnie de cette amie imaginaire lui permet de mieux accepter sa propre misère.

> Votre manteau me hante. Et pourtant ce n'est pas lui, mais moi qui l'habite. C'est un manteau qui incite à se poser des questions sur la misère, l'usure du temps, la patience aussi. Car vous devez être patiente pour attendre des heures dans une file pour obtenir des patates. On voit bien que la femme qui habite un tel manteau est une femme digne. (p. 84)

En fin de compte, ce roman nous montre une femme qui cherche à conserver sa dignité malgré ses déboires et qui

y parvient. Paradoxalement, c'est un vol qui lui permet de se donner les assises morales qui l'aideront à éviter la prostitution, entre autres déchéances. L'exemple de la femme imaginaire la pousse à chercher le courage en elle-même plutôt que de baisser les bras et d'emprunter la voie des solutions faciles.

Une femme se promène donc parmi les fous, les prétendants ennuyeux, les amateurs de chiens et de café. Elle n'attend pas grand-chose, cherche seulement à souffrir le moins possible. Au fond, ce roman nous ramène à l'essentiel: comment fait-on pour passer le temps? Quelle fiction doit-on se raconter pour vivre une journée de plus? Le gris du manteau n'évoque-t-il pas la couleur du quotidien lorsqu'on ne sait plus se faire accroire qu'on s'en va quelque part?

Ce livre compte quelque cent pages, mais contient pas moins de cinquante et un chapitres. On aura compris que ceux-ci sont plutôt brefs. Cette brièveté est peut-être due au fait que le personnage principal passe plus de temps à dormir et à rêver qu'à tenter d'influencer sa destinée. Quoi qu'il en soit, cette structure rend la narration très efficace et s'harmonise parfaitement avec le style dépouillé, délicat et incisif de Danielle Roger.

Que dire de plus? Voilà un livre comme je les aime: sans fard et sans excès. J'en recommande la lecture à tous ceux qui détestent le racolage et l'esbroufe.

Daniel-Louis Beaudoin

◆

André Lemelin
Cinq couleurs et autres histoires
Planète Rebelle, 1997, 160 p.

C'est à un festin d'imagination débridée et de lubricité ardente que nous convie André Lemelin. Les treize récits de son livre *Cinq couleurs et autres histoires* sont le lieu d'une recherche stylistique et structurelle qui évite le plus possible les sentiers battus. On y met en jeu les conventions de la pratique narrative en plus d'y pervertir à l'occasion les notions d'espace et de temps. De plus, ces textes ont le mérite de pouvoir être dits aussi bien que lus. Cette proximité avec l'oral leur confère un rythme et un souffle très particuliers.

La première partie est constituée de cinq nouvelles dans chacune desquelles un coloris sert de fil conducteur. *L'amour*

jaune, le vrai nous parle de la vie misérable d'une femme dominée par un salaud dont l'indifférence et l'irresponsabilité la conduisent à se prostituer afin de nourrir ses enfants. Dans *Les mannequins mauves*, nous découvrons lentement les dessous de la vie d'un gigolo, tandis que *La ruelle rouge* mêle habilement sexe, violence et religion, tout en posant un regard troublant sur des plaisirs marginaux tels que le masochisme et le sadisme. *L'enterrement blanc*, plus banal, nous montre un couple d'amis faisant l'amour près d'un cercueil. Cette bière contient le corps du compagnon de la fille, qui s'est suicidé malgré un bonheur apparent. Enfin, *Noir Don Juan* parodie Molière pour raconter une histoire de séduction pleine de surprises, dans une ambiance de mystère et de trahison, avec le sida en toile de fond. Lemelin y exploite avec brio les ressources narratives du dialogue. Il tient le lecteur en constant équilibre grâce à des répliques percutantes livrées sur un ton résigné par des personnages bizarres et ambigus. En outre, la mystérieuse Pénélope, objet d'un désir justifiant toutes les imprudences, ne cesse de nous intriguer jusqu'au dénouement.

La deuxième partie contient huit nouvelles. Parmi celles-ci, je retiens *La taverne de l'ennui*, qui nous met en présence d'ivrognes philosophant de façon décousue. On dirait de vieux étudiants, arrivés sans diplôme à la fin de leur vie, s'obstinant à compléter l'ultime travail de session, celui qui résoudrait une fois pour toutes le mystère de l'existence humaine (ceci est une interprétation très personnelle).

Toutefois, le texte qui m'a le plus impressionné s'intitule *Jeune fille en banlieue*. Présenté sous la forme d'une pièce de théâtre dont le côté absurde peut faire penser à Beckett ou Ionesco, il raconte les malheurs d'une suicidaire que ses proches refusent de laisser mourir. Chaque fois qu'elle se tue, on la ressuscite pour lui dire qu'on l'aime et pour lui démontrer cette affection avec des taloches et des coups de pied pleins de tendresse. Cela se passe dans un vaste espace vide, un espace infini où tout peut se produire.

Autre pièce maîtresse: *L'homme aux livres*. Un individu fréquente une librairie et y achète toujours le même bouquin. La libraire intriguée finit par découvrir que l'objet tant convoité est un piège dans lequel elle se trouve bientôt prise à son tour.

Dans *Le fou d'en bas*, l'auteur joue brillamment avec la temporalité, nous fait partager la perte d'identité du narrateur, son dédoublement, car ce dernier est tantôt la victime, tantôt l'enquêteur, parfois les deux, ce qui ne manque pas de nous plonger dans la stupéfaction. Je me dois aussi de mentionner *One night stand*, texte-labyrinthe permettant au lecteur de choisir lui-même la suite des événements, ce qui le conduit souvent dans des impasses. Cette construction complexe rappelle le remarquable *Marelle* de Julio Cortázar.

Trois des nouvelles de ce deuxième volet m'ont laissé plutôt froid: *Je nous aime; tu t'en fous*, *La maison* et *Un certain dimanche d'automne*. Ce sont les seuls endroits du livre où ni la forme ni le contenu n'ont su m'empêcher de décrocher.

Personne n'ignore le fait que les recueils de nouvelles sont généralement inégaux. Il est rare que toutes les parties d'un tel ensemble soient aussi inspirées les unes que les autres. Il faut donc retenir du livre d'André Lemelin qu'il suscite l'intérêt et l'étonnement presque du début à la fin. À ceux qui aiment se faire secouer et qu'une écriture quelque peu délinquante ne rebute pas, *Cinq couleurs et autres histoires* procurera des sensations tout à fait satisfaisantes.

Daniel-Louis Beaudoin

◆

Changer l'Amérique

Anthologie de la poésie protestataire des États-Unis (1980-1995) réunie par Eliot Katz et Christian Haye
Éd. Le temps des cerises, La Maison de la poésie Rhônes-Alpes, Coll. L'état des lieux, 1997, 336 p.

Il faut vraiment être Français pour avoir l'idée de produire une anthologie pareille! D'autant plus que les dates ne couvrent pas les désormais célèbres 1960-1980, mais plutôt les quinze dernières années, beaucoup moins glorieuses — même si elles ont vu apparaître le disque laser et le sida — et beaucoup plus ternes, en apparence du moins, sur le plan de la contestation ouvertement politique.

Le titre m'a tout de suite accroché et, comble de bonheur, l'édition est bilingue. Je me suis donc laissé guider par les meneurs du jeu, Katz et Haye, qui se sont adjoint toute

une cohorte de vingt-six traducteurs coordonnés par Gilles-Bernard Vachon. Je ne connais aucun de ces noms, ni les noms des cinquante-sept poètes qui ont été retenus, si ce n'est Allen Ginsberg, bien entendu.

Ce titre est tout de même un peu trompeur puisque le «protestataire» qu'il affiche perd de son mordant quand il veut surtout signifier ici la déviance, la différence, la diversité. Dans ce creuset extravagant que constitue l'immense brassage culturel de ce grand territoire des États-Unis, il n'y a pas de doute que l'on puisse trouver toutes les couleurs et toutes les valeurs en une formidable courtepointe du pays, ou encore toutes les musiques en une formidable fanfare cacophonique, toutes les langues vaguement canalisées en ce que l'on appelle l'américain, toutes les histoires nationales de la Vieille Europe pétries à même le creuset des Amérindiens, des esclaves africains, des Indiens latinos, etc. En un mot, on reste éberlué devant l'incompréhensible résultat du métissage américain contemporain.

Alors que les discours politico-culturels officiels s'efforcent de rendre une image relativement homogène de telle ou telle société au niveau de la langue, des comportements sociaux, des rituels religieux, des symboles, etc., les poètes semblent avoir le don de multiplier les voix de la délinquance permanente. Et contrairement à ce qui semble la norme en Europe, les poètes nord-américains sont relativement jeunes ou, du moins, ils sont soutenus dans leur(s) voix alors qu'ils sont encore de jeunes turbulents... L'enseignement du politiquement correct fait ici place à une contestation de la poésie institutionnelle, au profit d'une diversité des styles et des contenus.

Les coordonnateurs de ce livre solide ont cherché à rassembler, toutes tendances confondues, la jeune génération des poètes afro, latino, euro-américains et asiatiques. Toutes les formes s'y trouvent aussi réunies: poème conventionnel ou en vers libres, textes de radio ou sermons rythmés, avec le merveilleux souci de rendre le phrasé propre à chaque culture. *Changer l'Amérique* tente donc de présenter la variété et la diversité de la poésie américaine contemporaine, avec tout ce que ce projet peut avoir d'arbitraire et d'incomplet, on s'en doute.

Les anciens thèmes relatifs au racisme, au colonialisme, à la guerre et aux maladies sociales de toutes sortes sont tou-

jours très présents. À ces préoccupations s'ajoutent les nuances de la violence symbolique, du sexisme, de l'identité homosexuelle, du sida, de l'écologie, du matraquage publicitaire, de l'émigration, le tout coiffé d'un activisme politique qui va à découvert.

Un grand nombre des auteurs reconnaissent appartenir à une certaine tradition littéraire américaine, celle d'un Henry David Thoreau (*Civil Desobediance*) et d'un Walt Whitman (*Leave of Grass*) ou, plus proche de nous, celle de la Beat Generation qui fit basculer toutes les valeurs occidentales dès la fin de la dernière guerre mondiale. Certains autres auteurs de l'anthologie reconnaissent aussi l'héritage d'une tradition plus populaire ou plus orale issue, par exemple, du métissage afro-indien, celle des griots et des chamans, dans laquelle les textes sont tantôt chantés, tantôt scandés.

L'intérêt de cette anthologie provient du fait qu'elle donne à entendre des voix qui semblent venir d'individus de toute classe sociale, de toute origine: du ghetto, de l'université, de femmes au foyer, d'ouvriers-artisans; qu'elle privilégie de nombreuses formes poétiques, dans son inscription écrite aussi bien qu'orale (comme le rap, par exemple, ou les jeux de croisement de langues différentes); enfin l'intérêt de cette anthologie vient aussi du fait qu'elle propose des textes qui sont accessibles à des publics nombreux et larges, un peu comme la chanson saurait si bien le faire et comme le gospel sait encore le faire.

Ce livre est impressionnant pour qui le tient dans sa main. Il devient une arme ou un poing à qui le parcourt à voix haute, dans une langue comme dans l'autre. Cette langue est souvent plus proche de l'oral que du formalisme scriptural, et je m'en réjouis. La traduction aurait parfois profité d'un bon coup de voix franco-québécoise, mais tout cela est bien subjectif... J'ai bien aimé l'humour d'Edward Dorín, l'agressivité de Martín Espada, la lassitude de Susan Sherman, la respiration sans limites (sans cesse reprise) d'Adrienne Rich, le halètement de Safiya Henderson-Holmes et... comme Bob Holman doit être un excellent lecteur public! Les poètes de langue anglaise sont en effet beaucoup plus spectaculaires que ceux de langue française. Les lecteurs québécois ont tout intérêt à naviguer avec une rame, puis l'autre. Le voyage est inépuisable.

Un livre à parcourir en tous sens et plus d'une fois. Un travail gigantesque qui m'a fait découvrir des voix multiples et qui m'a beaucoup appris sur mon identité de Franco-Québécois nordique. Changera-t-il l'Amérique? Une belle discussion en perspective.

Robert Giroux